

Werner Hirsch (« Die Internationale », janvier 1932). Le passage de la démocratie au fascisme peut avoir un caractère de « processus organique », c'est-à-dire il peut se produire « graduellement et par la voie froide ». Ce raisonnement serait frappant, si les épigones ne nous avaient pas désappris à nous étonner.

Entre la démocratie et le fascisme il n'y a pas « de différence de classe ». Cela doit signifier, de toute évidence, que la démocratie a un caractère bourgeois, de même que le fascisme. Nous nous en doutions même avant janvier 1932. Mais la classe dominante ne vit pas dans le vide. Elle entretient certains rapports avec les autres classes. Dans le régime « démocratique » de la société capitaliste développée, la bourgeoisie s'appuie avant tout sur la classe ouvrière domestiquée par les réformistes. Ce système est exprimé d'une façon la plus achevée en Angleterre, sous le gouvernement travailliste aussi bien que sous le gouvernement conservateur. Dans le régime fasciste, tout au moins dans son premier stade, le capital s'appuie sur la petite bourgeoisie qui détruit les organisations du prolétariat. Tel est l'exemple de l'Italie ! Y a-t-il une différence dans « le contenu de classe » entre ces deux régimes ? Si l'on ne pose que la question de la classe dominante, il n'y a aucune différence. Mais si on prend la situation et les rapports entre toutes les classes, du point de vue du prolétariat, la différence se révèle assez grande.

Pendant de nombreuses décades, à l'intérieur de la démocratie bourgeoise, se servant d'elle et luttant contre elle, les ouvriers édifièrent leurs fortifications, leurs bases, leurs foyers de démocratie prolétarienne : syndicats, partis, clubs d'éducation, organisations sportives, coopératives, etc. Le prolétariat peut arriver au pouvoir non pas dans les cadres formels de la démocratie bourgeoise, mais seulement par la voie révolutionnaire, cela est démontré en même temps par la théorie et par l'expérience. Mais c'est précisément pour la voie révolutionnaire que le prolétariat a besoin des bases d'appui de la démocratie ouvrière à l'intérieur de l'état bourgeois. C'est dans la création de telles bases que s'est exprimé le travail de la II^e Internationale à l'époque où elle remplissait encore un travail historiquement progressif.

Le fascisme a comme fonction essentielle et unique la destruction jusqu'à leur fondement de toutes les institutions de la démocratie prolétarienne. Ce fait a-t-il pour le prolétariat « une importance de classe » ou non ? Que nos grands théoriciens y réfléchissent un peu. En donnant au régime le nom de bourgeois, — ce qui est incontestable, — Hirsch et ses maîtres ont oublié un détail : la place du prolétariat dans ce régime. Ils remplacent le processus historique par une vide abstraction

sociologique. Mais la lutte des classes se déroule sur le terrain de l'histoire et non dans la stratosphère de la sociologie. Le point de départ de la lutte contre le fascisme, ce n'est pas l'abstraction de l'état démocratique, mais les organisations vivantes du prolétariat lui-même dans lesquelles est concentrée toute son expérience et qui préparent son avenir.

La thèse que le passage de la démocratie au fascisme peut avoir un caractère « organique » et « graduel » signifie, de toute évidence, pas autre chose que ceci : on peut reprendre au prolétariat non seulement toutes ses conquêtes matérielles — un certain niveau de vie, la législation sociale, les droits civils et politiques, — mais aussi l'instrument essentiel de ses conquêtes, c'est-à-dire ses organisations, et cela sans secousses et sans combats. Le passage au fascisme « sur la voie froide » suppose ainsi la plus terrible des capitulations politiques du prolétariat qu'on puisse s'imaginer.

Les raisonnements théoriques de Werner Hirsch ne sont pas le fait du hasard : en poursuivant le développement des sentences théoriques de Staline, ils généralisent en même temps toute l'agitation actuelle du Parti communiste. Ses efforts principaux sont dirigés dans le but de démontrer qu'entre le régime de Brüning et le régime de Hitler il n'y a pas de différence. C'est en cela que Thaelmann et Rémelé voient maintenant la quintessence de la politique bolchevique.

L'affaire ne se limite pas à l'Allemagne. L'idée que la victoire des fascistes n'apporterait rien de nouveau se propage aujourd'hui avec zèle dans toutes les sections de l'I. C. Dans le numéro de janvier de la revue française « Cahiers du bolchevisme » nous lisons : « Les trotskystes agissant en pratique comme Breitscheid reprennent la fameuse théorie du « moindre mal » d'après laquelle Brüning est moins mauvais que Hitler, d'après laquelle il est moins désagréable de mourir de faim sous Brüning que sous Hitler et infiniment préférable d'être fusillé par Groener que par Frick. » Cette citation n'est pas la plus bête, quoiqu'il faille lui rendre cette justice, elle l'est suffisamment. Mais, hélas ! elle exprime toute l'essence de la philosophie politique des chefs de l'I. C.

Les staliniens comparent deux régimes sous l'angle de la démocratie vulgaire. En effet, si l'on examine le régime Brüning avec le critérium de la « démocratie » formelle, la conclusion sera incontestable : de la fière constitution de Weimar, il n'est resté que des brèves. Mais, pour nous, ce fait ne résoud pas encore la question. Il faut aborder la question du point de vue de la démocratie prolétarienne. C'est aussi le seul critérium sûr en ce qui concerne la question de savoir où et quand la réaction policière « normale » du capitalisme

en putréfaction est remplacée par le régime fasciste.

Brüning est-il « meilleur » que Hitler (plus sympathique, ou quoi ?) — cette question nous intéresse, à vrai dire, très peu. Mais il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte des organisations ouvrières pour dire : en Allemagne, le fascisme n'a pas encore vaincu. Des obstacles et des forces gigantesques restent encore sur sa voie vers la dictature.

Le régime actuel de Brüning est un régime de dictature bureaucratique, plus exactement : de dictature de la bourgeoisie appliquée par les moyens militaires policiers. La petite bourgeoisie fasciste et les organisations prolétariennes semblent maintenir un équilibre réciproque. Si les organisations ouvrières étaient groupées dans des Soviets ; si les Comités d'usines luttèrent pour le contrôle sur la production, on pourrait parler de *dualité de pouvoir*. Par suite de la dispersion des forces ouvrières et de l'impuissance tactique de l'avant-garde prolétarienne, nous n'en sommes pas encore là. Mais le fait même de l'existence d'organisations ouvrières puissantes qui, dans certaines conditions, sont capables d'opposer une résistance décisive au fascisme, ne permet pas à Hitler d'accéder au pouvoir et communique à l'appareil bureaucratique une certaine « indépendance ».

La dictature de Brüning est une caricature du bonapartisme. Cette dictature n'est pas stable, elle est peu sûre d'elle-même et peu durable. Elle signifie non pas le commencement d'un nouvel équilibre social, mais elle est le prélude de l'écroulement proche de l'équilibre ancien. En ne s'appuyant d'une façon immédiate que sur une petite minorité bourgeoise, tolérée par la social-démocratie contre la volonté des ouvriers, menacé par le fascisme, Brüning n'est capable que des foudres des décrets-lois et non des foudres réels. Dissoudre le Parlement avec le consentement de celui-ci, prendre quelques décrets contre les ouvriers, déclarer la trêve de Noël pour arranger quelques affaires louches, sous cette couverture, disperser une centaine de réunions, interdire une dizaine de journaux, échanger avec Hitler une correspondance digne d'un pharmacien de province ; voilà tout ce à quoi suffit Brüning. Pour quelque chose de plus, il a des bras trop courts.

Brüning est obligé de tolérer l'existence des organisations ouvrières dans la mesure où il ne se décide pas encore aujourd'hui à remettre le pouvoir à Hitler et dans la mesure où il n'a pas de forces propres pour leur liquidation. Brüning est obligé de tolérer les fascistes et de les protéger dans la mesure où il craint mortellement la victoire des ouvriers. Le régime Brüning est un régime transitoire, un régime de courte durée qui précède la catastrophe. Le gouvernement actuel ne tient que par

ce que les camps principaux n'ont pas encore mesuré leurs forces. La véritable bataille ne s'est pas encore engagée. Elle est encore devant nous. La pause d'avant la bataille, cette pause qui précède la rencontre décisive des forces opposées est remplie par la dictature de l'impuissance bureaucratique.

Les sages qui se vantent de ne pas reconnaître la différence « entre Brüning et Hitler » disent en réalité ceci : que nos organisations existent encore ou qu'elles soient déjà détruites, cela n'a pas d'importance. Sous cette phraseologie pseudo-radical se cache la passivité la plus lâche : « Nous ne pouvons pas éviter la défaite, quoi qu'on fasse ! ». Relisez attentivement la citation du journal des staliniens français : tout le problème se réduit à ceci : sous qui est-il meilleur de subir la faim : sous Brüning ou sous Hitler ? Quant à nous, nous posons le problème, à savoir, non pas dans quelles conditions on meurt le mieux, mais comment lutter et vaincre. Notre conclusion est la suivante : il faut engager la bataille générale avant que la dictature bureaucratique de Brüning soit remplacée par le régime fasciste, c'est-à-dire avant que soient écrasées les organisations ouvrières. A la bataille générale, il faut se préparer par le développement, l'extension et l'exaspération des batailles partielles. Mais pour cela il faut avoir une perspective juste et, avant tout, ne pas déclarer vainqueur l'ennemi qui est encore loin de la victoire.

Là est le nœud de la question, la clef stratégique de la situation, la position de départ pour la lutte. Tout ouvrier qui réfléchit, et l'ouvrier communiste le premier, doit se rendre compte de tout ce qu'il y a de vide, de misérable et de pourri dans les palabres de la bureaucratie stalinienne selon lesquelles Brüning et Hitler, c'est la même chose. Vous vous perdez dans la confusion ! — leur répondons-nous — Vous vous perdez dans cette confusion honteuse par crainte des difficultés, par peur des tâches immenses ; vous capitulez devant la lutte, vous déclarez que nous avons déjà subi la défaite. Vous mentez ! La classe ouvrière est scindée, affaiblie par les réformistes, désorientée par les titubements de sa propre avant-garde, mais elle n'est pas encore écrasée ; ses forces ne sont pas épuisées. Non, le prolétariat d'Allemagne est puissant. Les calculs les plus optimistes seront dépassés considérablement si son énergie révolutionnaire se fraye le chemin vers l'arène de l'action.

Le régime de Brüning est un régime préparatoire. A quoi ? Ou à la victoire du fascisme ou à la victoire du prolétariat. Ce régime est préparatoire parce que les deux camps ne font que se préparer à la lutte décisive. Identifier Brüning à Hitler, signifie identifier la situation avant la bataille avec la situation après la défaite ; cela signifie reconnaître